

# bulletin européen

TRIBUNE LIBRE DE LA FONDATION EUROPEENNE DRAGAN - Foro Traiano, 1

ROME

DIRECTEUR: GIORGIO DEL VECCHIO



ART POPULAIRE ROUMAIN

« Saint Nicolas » (icône sur verre)

(Coll. Horia Roman)

# LE PROBLEME ETHNIQUE ET L'EUROPE

## Le XVIIe Congrès international du Centre Européen de Documentation s'est réuni à Alvor (Portugal)

A Alvor (Algrave) au Portugal a eu lieu le XVIIe Congrès international du Centre Européen de Documentation et Information, qui s'est tenu les 25, 26 et 27 octobre dernier.

Le Président d'Honneur du Centre est S. K. K. H. Dr. Otto von Hasbourg, le Président en charge est le Dr. Adrien Moreira, ancien ministre (Portugal).

### Vice-présidents :

Alberto Martin Artajo, ancien Ministre (Espagne); Edmond Michelet, Ministre (France); Dr. Hans-Joachim von Merkat, Député, ancien Ministre (Allemagne); Sir John Rodgers, Bt., M.P. (Grande-Bretagne).

### Secrétaire général :

Lt. Col. Georg von Gaupp-Berghausen, Vice-consul honoraire (Autriche).

### Secrétaire gén. adjoint :

Prince Heinrich R. Starhemberg (Autriche).

### Trésorier :

Prince Henri Liechtenstein (Liechtenstein).

### Membres :

Dr. Arvid Fredborg, Conseiller (Suède); Michel Habib-Deloncle, ancien Ministre, Député (France); Dr. Richard Jaeger, Vice-président du Bundestag (Allemagne) Prince Henri Liechtenstein, Chargé d'affaires (Liechtenstein); Comte François de la Noë, Conseiller (France) Basile Papadakis, ancien Ambassadeur (Grèce); Prof. Dr. Alexander von Randafi, Historien (Autriche); Dr. Veikko Reinikainen, Directeur industriel (Finlande); Chevalier Marcel De Roover, Ingénieur (Belgique); Luis Sanchez Agesta, Professeur Université Madrid (Espagne); Marquis de Valdeiglesias, Conseiller d'Etat (Espagne); Prince Georg von Waldburg-Zell (Allemagne).

## Les travaux du Congrès

Ci-dessous les thèmes traités au Congrès qui a été ouvert le 25 octobre par une brève allocution du Président prof. Adrien Moreira et du prof. Carlos Krus Abecasis. Ces thèmes regardaient les problèmes ethniques en Europe de l'Ouest, en Europe Centrale et en Europe de l'Est, en Afrique et, enfin, l'expérience portugaise.

### Les problèmes ethniques dans l'Europe de l'Ouest

- a) Migration de masses
- b) Migration de cerveaux

### Rapporteurs :

ENRIQUE LARROQUE, Directeur d'émigration au Ministère des Affaires Etrangères, Madrid (Espagne).

Prof. HENRI RIEBEN, Centre de Recherches Européennes, Lausanne (Suisse).

### Les problèmes ethniques dans l'Europe centrale et de l'Est

#### Rapporteurs :

Dr. GEORG LISTOPAD  
Dr. J. C. DRAGAN.

### L'Europe et l'Afrique

#### Rapporteurs :

Comte ALOIS WALDBURG-ZEIL, Rédacteur en chef de la revue «Afrika-Forum», Munich (Allemagne).

Prof. ALMERINDO LESSA.

### L'expérience portugaise

#### Rapporteurs :

Prof. CARLOS KRUS ABECASIS (Portugal).

## Conclusions du Congrès

Le Congrès a étudié les problèmes des migrations européennes contemporaines, de l'exode des cerveaux, les questions ethniques de l'Europe Centrale et Orientale, ainsi que les vues européennes sur la situation et sur l'avenir de l'Afrique.

Au terme de ses travaux, le Congrès est arrivé aux conclusions suivantes :

1) Les migrations à l'intérieur de l'Europe représentent un élément positif de la compréhension et de l'unification européennes.

A condition que les gouvernements et la société européenne prennent soin d'assurer la pleine liberté de communications et de mouvement humain d'intégration sociale et culturelle au sein des pays d'accueil, ainsi que l'épanouissement de la vie familiale des immigrants.

2) L'exode des cerveaux, par l'émigration des savants et des techniciens de pointe, pose l'Europe devant un danger grave, pour des raisons qui ne sont pas seulement économiques et techniques, mais aussi politiques et morales.

L'examen approfondi de ce problème démontre l'urgente nécessité de créer les conditions d'un nouvel essor européen, à l'échelle de la seconde révolution industrielle, des nouvelles dimensions mondiales et du climat particulier de la civilisation européenne ; à savoir :

l'unité politique de l'Europe libre ;

l'organisation européenne de l'information scientifique et technique ;

la concentration des moyens et des efforts dans le domaine de la recherche ;

la création des grands centres de l'esprit et du savoir ;

la réforme des études supérieures et du système universitaire.

3) L'avenir européen des pays et des na-

tions de l'Europe Centrale et Sud-orientale ne pourra être assuré que par le dépassement des diversions et des conflits nationaux.

Etant donné la diversité des nations et leur répartition souvent inextricable dans cette partie de l'Europe, mais considérant également leur fonds commun de culture, d'histoire, d'économie et de mentalité, les pays de l'Europe Centrale et Sud-orientale paraissent destinés à créer des unions régionales, capables de participer à l'unité européenne à venir.

Les événements prometteurs et tragiquement interrompus de Tchécoslovaquie prouvent que l'Europe Centrale et Sud-orientale ne renonce pas à un avenir libre et qu'elles ont appris à dépasser les anciennes querelles ethniques.

La menace que fait peser actuellement l'Union Soviétique sur l'Europe Centrale, sur les Balkans et sur la Méditerranée doit appeler l'attention du monde occidental, y compris des Etats Unis d'Amérique, et accélérer le processus de l'unification politique et économique de l'Europe.

4) Les conflits qui agitent l'Afrique et qui sont, en partie, dus aux divisions artificielles de l'époque coloniale demandent une assistance continue de la part de l'Europe et exigent de renoncer à la transposition des rivalités européennes sur le continent africain.

L'Europe est appelée à une connaissance plus approfondie de la situation et des diversités africaines, et elle se doit de dépasser tous préjugés ; elle est appelée aussi à favoriser dans une mesure plus grande les efforts africains vers des solutions, dans un cadre supérieur d'ententes régionales, et à dépasser les habitudes découlant de l'époque coloniale ou des rivalités nouvelles entre les grandes puissances mondiales.

## Le discours de M. Constantin Dragan

Nous publions ci-dessous quelques extraits du discours du fondateur de notre revue, M. Constantin Dragan.

Parlant de la Fondation Européenne qui porte son nom, M. Dragan a dit, notamment :

Qu'est-ce que l'Europe ?

« C'est une manière de penser, c'est un phénomène culturel au fond (...). Cette fondation se propose de stimuler cette communauté culturelle et elle a suggéré par exem-

ple l'unification de l'enseignement: les gouvernements devraient prendre des initiatives surtout maintenant car le problème est de grande actualité, stimulant d'autres fondations pour contribuer à la réalisation de ce projet, puisqu'on parle tant de l'Amérique et de son progrès dans les recherches; mais on oublie une chose: d'où viennent toutes ses forces? Ne croyez pas que le gouvernement ait été assez illuminé pour établir au début de ce siècle des recherches et pour les financer. Non, ce sont toujours des personnes privées, de grands fondateurs qui ont créé les grandes fondations en Amérique (où il y a 15.000 fondations). Le premier pas a été fait justement par ces fondations et il sera juste qu'en Europe aussi on suive le même chemin.

Et surtout il faut créer et préparer les générations futures, à travers des universités européennes, pour offrir deux choses: la possibilité d'un enseignement qui corresponde aux nécessités de la société actuelle et la possibilité d'une éducation en commun à travers des universités européennes, multinationales, polyglottes, avec des professeurs et étudiants de toutes les parties de l'Europe, qui pendant quatre années d'étude puissent établir entre eux des amitiés et former une mentalité commune, qui sera la mentalité de l'Europe unie de demain.

## Le sexe des anges

Précisant que le thème du Congrès englobe l'Afrique, outre l'Europe, ce qui est une bonne chose puisque l'Europe a transféré sa civilisation sur ce continent, M. Dragan affirme:

Ce problème est très intéressant. Mais j'estime qu'il est beaucoup plus intéressant de nous occuper des 125 millions d'Européens qui, permettez-moi le mot, ont été vendus aux Russes, à Staline avec une légèreté, avec une inconscience inadmissible et impardonnable. Vous vous souvenez certainement du 9 Octobre 1944, quand Churchill a offert à Staline de régler en une minute le sort de ces 125 millions d'Européens. Nous le savons depuis deux siècles nous essayons de faire l'Europe mais les Britanniques s'y opposent. Ils se sont opposés à la formation de la Communauté Charbon-Acier. J'ai assisté à Strasbourg à la discussion et je suis rentré à Rome très

impressionné; j'ai publié un article dans le Bulletin Européen: voilà on a discuté à Strasbourg du sexe des anges en un moment très important pour l'Europe: il y avait la guerre en Corée. Les Britanniques se sont aussi opposés à la formation de la Communauté Européenne Economique. Il ne faut pas oublier, qu'il y a trois ou quatre ans Lord Beaverbrook déclara publiquement qu'au fond peu importait de faire l'Europe. Mais les temps changent et nous espérons qu'en un proche avenir il y aura également l'adhésion sincère, effective, réelle de l'Angleterre.

## Europe centrale et orientale clé du problème

J'ai dit que ce sont l'Europe Centrale et Orientale qui offrent la clé du problème de l'unification européenne. Nous avons essayé d'unifier l'Europe de plusieurs manières. Mais permettez-moi de vous dire que nous sommes peut-être à la 23ème heure, je viens de Grèce où, il y a douze jours, dans une croisière, la route nous a été coupée par un bateau russe.

Personne ne s'inquiète, on s'est habitué à minimiser les choses. Mais la situation est grave et, si nous allons faire l'Europe vite, nous ferons peut-être l'Europe sous le signe de la peur, car nous sommes accoutumés à résister sur nos positions jusqu'à la fin et c'est seulement dans les grands moments historiques, quand nous prenons peur, que nous nous sentons frères, et, amis.

## L'idéal des Européens

En abordant les thèmes plus spécifiques, permettez-moi de faire certaines prémisses, certaines considérations générales sur ce que je voudrais appeler le problème et l'idéal des européens.

Le problème, la solution, l'idéal pour l'Europe actuelle, est sans doute l'Europe Unie. Il y a beaucoup de choses qui nous obligent à cette solution. En premier lieu la technologie qui a avancé d'une manière tellement considérable, les transports. Cette technologie s'adapte mal aux frontières étroites des états européens existants.



Le docteur Constantin Dragan a la parole

Et puis il y a la recherche scientifique. On ne peut se borner seulement au passé ou emprunter aux autres. Nous devons la développer nous-mêmes.

La population et la démographie ont une très grande importance, à une condition (et nous sommes 400 millions): qu'elle soit bien organisée dans des unités économiques viables et qui correspondent aux mesures actuelles.

Je voudrais souligner que le labeur organisé par les 400 millions d'Européens et d'Européens actifs avec des possibilités est le véritable étalon or d'une nation: ces jours-ci on vient de prouver que l'or monnaie à une importance relative.

Ce qui soutient la monnaie c'est le labeur d'une nation. Le labeur organisée par 400 millions d'Européens pourra nous donner une force considérable même dans la recher-

che, vu qu'à la fin la véritable énergie n'est ni le charbon ni le pétrole ni l'énergie atomique, mais bien au contraire les cerveaux, les esprits.

Ce qui manque à l'Europe

Ce qui manque à l'Europe c'est l'éducation et on pourrait sortir de cette situation et de ce défi si vraiment les Européens investissent dans ce secteur, le plus rentable que l'on puisse imaginer; c. a. d. dans l'éducation, dans les hommes. Vous savez qu'il y a une loi des probabilités: dans le monde il y a un pourcentage assez réduit des personnes intelligentes. C'est une loi naturelle et, plus on facilitera la préparation des jeunes, plus on aura de chances de trouver des génies.

## Oécuménisme

Nous parlons de l'amour chrétien, nous nous déclarons chrétiens de différents dogmes, et l'amour chrétien nous ne le pratiquons pas. Et je n'ai pas eu de difficultés à discuter ce problème il y a une semaine, quand je me trouvais à Constantinople où j'ai eu le grand honneur d'avoir deux audiences du Patriarche Oecuménique, Athenagoras Premier. Nous avons discuté de l'oécuménisme et il a désiré me donner un prix pour souligner mon activité oecuménique. Je lui ai proposé un thème concret : à la haine il faut opposer l'amour, autrement dit il faut faire de l'oécuménisme, en premier lieu en Europe parce que c'est notre maison qui brûle. Nous ne devons certes pas oublier le caractère universel de l'oécuménisme, mais déployer nos forces en premier lieu en Europe et pour l'Europe.

Et je crois que rien ne sera fait si des pas concrets (c'est encore mon ami Denis de Rougemont qui a écrit un livre dans ce sens) ne sont faits en premier lieu par des laïques.

## Calendrier

J'ai signalé au Patriarche, en outre le problème de l'unification du calendrier, parce qu'il est ridicule de voir en 1968 ressusciter Jésus deux fois à la distance d'une semaine ou de deux semaines.

Le Patriarche a trouvé cette idée très juste. On doit commencer une action en ce sens et je m'en occuperai personnellement, de même peut-être que les Roumains, qui ont une raison de plus de s'en occuper pour le simple fait que « Anno Domini » a été inventé par un Roumain, Denis de Costanza, en l'année 526 de cette ère et a été adopté par le Pape en 532. Depuis lors nous comptons les années Anno Domini.

## Le nationalisme

Le nationalisme pour moi c'est un facteur positif, parce que l'homme n'est pas comme un Robinson Crusoe, il naît dans la famille, il naît dans un groupe et les sentiments qui le lient à la localité où il est né lui donnent le sentiment national et local :

s'il pense à la région, il a le sentiment régional et s'il pense à sa nation, à l'état national, il a un sentiment national, qui n'est pas incompatible avec les autres et ne sera pas incompatible avec le nationalisme européen que nous devons créer.

L'Europe va suivre ses règles naturelles. Elle va suivre la nature, l'Europe doit se faire en partant des unions régionales pour arriver à une confédération et à la fin à la fédération des régions ; faire une fédération européenne d'un jour à l'autre, en détruisant les états nationaux c'est de l'utopie. La première nation était la grande nation latine qui a formé l'Europe puis avec le groupe germanique et puis encore avec les groupes euro-slaves. Je les appelle euro-slaves parce qu'il y a des Slaves en Europe qui sont devenus européens soit par l'entremise de l'Eglise, telles la Pologne, la Tchécoslovaquie, soit comme les Slaves du Danube du Sud qui ont absorbé toute une population latine, les Roumains qui existaient là bas. Alors, du développement de ces mélanges européens sont dérivés plus tard des nations ethniques, pour lesquelles il fallait trouver une solution.

## Aurel C. Popovici

Quelle solution se présentait à la fin du 19ème siècle? La première solution qui se présentait jusqu'en Europe Centrale danubienne a été la plus sage. C'est la solution qui aurait pu former l'Europe la base de l'Europe déjà unie il y a un demi-siècle.

Ici je voudrais dire que l'Archiduc assasiné à Serajevo a un grand mérite : il a vu la solution fédérale qui lui a été offerte par un homme dont, hélas, on a oublié l'existence et le livre magnifique qu'il a écrit et publié en 1906 « Les Etats unis du Danube ». Je veux parler d'Aurel Popovici, mort à Genève en 1917.

Je considère que le premier, le véritable fédéraliste européen a été Aurel Popovici qui en 1906 a publié un livre contesté par toute la mauvaise politique hongroise qui a condamné Popovici en l'empêchant d'exprimer ses idées. Ce livre se trouve très difficilement en circulation. Mais je veux vous dire plus : avant sa publication des lettres ont été envoyées à la famille où l'on disait : Mr. Popovici ne publiez pas ce livre. C'est cette politique myope, qui est arrivée à empêcher la transformation de l'empire central danubien en une véritable fédération européenne.

DAN A. LAZARESCO

# FAIRE L'EUROPE

**Virtù contro furore  
Prendera l'arme, et fia' el combatter corto;  
chè l'antico valore  
nell'cuor european non è ancor morto**

Oui, je le sais bien, depuis Machiavel, la politique est devenue, de plus en plus, l'art du possible. Au nom d'un prétendu réalisme politique et social qui n'est, au fond, qu'un nominalisme, ou plutôt, qu'un idéalisme subjectif et particulier, qui idéalise justement tout ce qui est particulier et qui s'oppose à l'universel, tout ce qui est égoïsme étroit et routinier, on prétend, aujourd'hui, comme h'er, faire de la grande politique, et on mobilise les masses au nom d'un idéal qui trouve sa vraie substance dans les tréfonds de la pré-histoire.

Car l'impérialisme dans son sens le plus matériel, le plus oppresseur, le plus intransigeant, le plus égoïste, n'est par mort, loin de là. On trouve toujours des doctrinaires qui exaltent ses formes violentes, son intangibilité et son manque de scrupules. Et on couvre tout cela d'un nuage épais de mensonge, de bêtise et de mauvaise foi.

## IL Y A EU

### AUTREFOIS UNE EUROPE

Il y a eu, autrefois, une Europe: c'était l'Europe des intellectuels. C'était l'Europe des cathédrales et des Universités, l'Europe qui s'est projetée elle-même dans le temps et dans l'espace avec l'épopée des Croisades, dans le temps, avec les splendeurs intellectuelles et esthétiques de la Renaissance; et, aussi, dans les profondeurs d'azur ou atteignaient les flèches de ses cathédrales gothiques.

Ensuite, on a déchiré la robe sans couture. L'Europe des nations, en attendant de devenir, hélas, l'Europe des classes, celle des haines, celle des mensonges, l'Europe qui a connu les horreurs d'Auschwitz, de Dachau et des autres institutions similaires qui ont à

jamais jeté sur notre siècle et sur notre continent l'opprobre de l'histoire.

Mais le rêve réalisé jadis, dans les ténèbres du Moyen âge; le rêve des intellectuels de tous les pays européens, qui pouvaient alors communier dans une même pensée, par le truchement d'une langue universelle, ce rêve reste encore debout dans sa grandeur éternelle, ainsi qu'un pan de muraille d'un temple vénérable de la ville qui porte, à jamais, les espoirs et les certitudes d'une unité qu'elle seule a su et a pu réaliser, *urbi et orbe*. Et les blessures que des intellectuels outrecuidants et impatientes, orgueilleux et impénitents, ont faites à l'idée européenne, au siècle des lumières qui a été aussi le siècle de la douceur de vivre — hélas, bien peu connue aujourd'hui, sous toutes les latitudes, ces blessures mêmes, c'est à l'intelligence européenne, mue par une foi profonde dans ses fins et dans ses moyens, à l'intelligence européenne combattant avec des armes de lumière, qu'il appartient de les guérir, ainsi que la lance enchantée d'Achille, qui guérissait elle-même les blessures faites par elle. C'est aux intellectuels de tous les pays de s'unir enfin pour communier dans la même coupe éclatante de lumière sereine, la coupe de la grande pensée européenne, libre et souveraine, puissante et unificatrice: la coupe enchantée d'Homère et d'Isocrate, celle de Platon et d'Aristote, celle de Virgile et d'Horace, celle de Dante et de Shakespeare, celle d'Erasmus et celle de Goethe.

## SORTIR DE

### LA POLITIQUE...

Il faut sortir de la politique afin de rentrer dans l'humanité. La politique a bien fait voir sur quels chemins tortueux et dangereux elle conduisait la pauvre humanité,

C. MICHAEL-TITUS

# LE MAL DE L'EUROPE

## ou le crime des justes

La grande offensive contre les valeurs éternelles de la civilisation européenne a été déclanchée. Dans chaque capitale, le plupart des dirigeants, petits hommes frappés de panique, se serrent l'un contre l'autre, bégaient et frissonnent. Ils dînent et ils confèrent autour de la même table avec la trahison, la dissolution et la démagogie qui s'imposent chaque jour. On leur avait confié des pays pour qu'ils défendent la civilisation européenne dans tous ses principes et sous toutes ses formes visibles et invisibles. Les voici maintenant, ces nains de notre histoire à venir, en train de chercher le bonheur immédiat et palpable dans l'espoir de pouvoir le jeter en pâture aux foules de cancre, d'égarés et d'iconoclastes à gages — pour sauver peut-être leur règne d'un jour. Ils sont là parmi nous, mais ils se trouvent déjà loin de l'Europe, dans l'exil irrévocable de la peur.

Un Général de Gaulle entouré de quelques vaillants européens, un Enoch Powel en Angleterre, un Franco, bâtisseur d'une Espagne moderne, un groupe d'honnêtes militaires qui essaient d'assainir le marécage gauchiste et cosmopolite de Grèce, ne paraissent pas suffire pour mobiliser assez d'honnêtes hommes pour sauver les patries et à travers elles, l'Europe entière. Les héros anonymes de la résistance quotidienne que

l'Europe oppose au raz de marée asiatique et cosmopolite restent isolés dans leur lutte, restent renfermés chez eux pendant que le germe de la désintégration pénètre chaque jour de l'année et chaque année de notre siècle plus profondément dans le corps de l'Europe. Nous nous approchons poussés à rebours, des siècles passés d'avant la conscience européenne. L'Europe s'effrite en nous avec l'amour pour la patrie et pour la nation qui nous a créés.

Et pourquoi donc? A qui la faute? Qui a commis le crime impardonnable d'avoir abandonné le patrimoine de notre civilisation à la merci de la foule, à la merci de ceux qui le haïssent et de ceux qui sont prêts à le troquer pour des miettes de fausse sagesse de fabrication asiatique, cosmopolite et antichrétienne?

Aucune commission d'enquête parlementaire ou royale et aucune équipe de chercheurs et d'« ingénieurs sociaux » n'est nécessaire pour trouver la réponse. Cette réponse est là, parmi nous, laide, nue et effroyablement vraie, aussi vraie que notre défaillance, aussi vraie que Dieu qui s'est détourné de nous, aussi vraie que le rictus bestial de la racaille qui souille la civilisation européenne chaque fois qu'elle descend dans la rue.

Cette réponse accuse ceux qui par la tra-

Et tout sera simple alors. Car c'est alors seulement que la grande idée politique, la vraie conception, si puissante et si juste, de Machiavel, sera enfin celle que son auteur avait véritablement rêvée, celle qui s'exprime par l'épigraphe final de son livre célèbre, par ces vers de Pétrarque qui demeurent, pour tous les intellectuels de l'Europe crucifiée par tant d'idéologies contraires, plus actuels que jamais dans leur force évocatrice, si on les encadre enfin dans l'azur d'une haute perspective civilisatrice européenne:

...*Virtù contro furore,*  
*Prendera l'arme, et fia'el combatter corto;*  
*Ché l'antico valore*  
*Nell'cuor european non è ancor morto.*

## FAIRE L'EUROPE

au gré des caprices des dictateurs et des hommes politiques rusés, qui ne savaient rien d'autre qu'exalter les caractères nationaux, ces caractères nationaux que le plus grand humaniste de notre époque, don Miguel de Unamuno, appelait les défauts nationaux. Il faut s'épanouir dans l'idée féconde d'humanité européenne, avec ses vagues puissantes d'idéal et de culture, de foi profonde et élevée et de civilisation, avec ses idées généreuses qui sont allées féconder les terres lointaines et porter; à chaque degré de latitude, la liberté et la culture du monde.

hison de Yalta ont instauré le défaitisme dans le coeur de l'Européen, ceux qui ont trompé l'Europe et l'ont condamnée à vivre dans l'incertitude et la peur. L'Europe a reçu le premier coup de pioche à Yalta et le sourire dont ce coup a été accompagné n'était que la grimace de Dieu. Maintenant nous le savons. Il y eut ensuite les victimes des persécutions nazies, la foule muette et irrésistible des justes, notre pitié, notre horreur et notre révolte. Le témoignage de leurs souffrances, de notre révolte et de notre décision de ne jamais tolérer que cela se répète, a créé presque sur le champ le citoyen militant de type dit progressiste. Le pacte mutuel universel et humanitariste nous a menés donc à la confusion, à l'émotion et c'est de larmes, de pitié et d'horreur que nous avons forgé la confusion de nos valeurs européennes.

C'est ainsi que le patriotisme fut confondu avec l'esprit agressif et militariste, que le nationalisme, seule expression naturelle des peuples, devint synonyme du nazisme et que le christianisme fut stigmatisé comme le symbole d'une période de folie dans notre histoire. Tout ce qui se trouve à la base de notre civilisation, armée, école, justice, patrie, nation, famille, ut rendu suspect et l'église fut accusé dans le meilleur des cas de complicité par omission.

Le long procès de dénazification, les cours de rééducation démocratique, l'oeuvre gigantesque de « reconstruction morale » entreprise après la guerre contribua si bien et si vite à la formation d'une conscience européenne de culpabilité. Et la maladie s'aggrava en dégénérant en un état chronique de masochisme, de désintégration de toute une civilisation. Voici des prêtres qui, négligeant leur mission apostolique, ont préféré racheter l'humanité à force de sermons politiques et d'actions sociales louables mais éloignées de la foi!

Voici des enseignants qui ont dédié les meilleures années de leur carrière à « extirper la bête patriotique » des âmes de leurs charges.

Et hélas! Voici des hommes politiques qui ont trouvé dans cet état maladif d'une conscience pourrie de culpabilité, le chemin facile vers leur gloire d'un jour! En moins de dix ans après la guerre, l'Europe tomba entre les mains du genre nouveau d'homme politique — l'homme qui se place à l'avant-garde. l'homme qui est progressiste, libéraliste, intellectuel de gauche, démocrate progressiste, l'homme qui n'a rien à perdre et tout à gagner, car il sait que sa nation n'ose-

ra jamais le désavouer publiquement — il a toujours derrière lui cet état maladif de culpabilité — le chantage moral au nazisme! Et c'est ainsi que le progressisme devint une profession rentable, une profession qui s'attache à dénigrer toute valeur nationale. tout sentiment de devoir et tout élément de civilisation traditionnelle.

Un bon nombre des élites nationales fut poussé bon gré mal gré sur ce chemin douloureux d'abandon et de décomposition.

L'innocence naturelle du serviteur sur l'autel de la culture et de la science y fut pour quelque chose, et nous voici aujourd'hui en train de voir les prêtres qui se concentrent d'avantage sur la pillule que sur l'hostie; les enseignants rejoignent les cancre dans la rue et les hommes politiques à qui on confiait hier le maintien de l'ordre, rallient le torchon noir. Ils croient encore agir au nom des principes de liberté démocratique, au nom d'un nouvel humanisme, cependant qu'en réalité ils agissent au nom d'un monde qui se veut sans nation, sans famille, sans Dieu et si possible sans langue héritée de quelque ancêtre que ce fût.

Ce monde d'où l'amour pour le pays, pour la nation et pour la famille serait absent, ce monde sans l'amour du prochain, sans le préjugé national qui est encore la source d'originalité artistique et philosophique, ce monde d'où les langues nationales nourries par la sagesse des ancêtres et enrichies par les joies et les douleurs de l'éternité, ne serait donc le monde de personne et n'aurait aucun passé. Ses racines se trouveraient dans la haine du cancre et du bâtard pour tout ce qui est élevé et authentique, pour tout ce qui est élite, nation, famille et Dieu. Ce serait un monde d'où la haine asiatique et cosmopolite aurait éliminé la foi, un monde où tous les êtres (humains?) pourraient vivre en paix — nous dit-on —. Oui, en paix, parce qu'il n'y aurait plus d'héritage à se partager, plus de personnalités à se heurter, un monde que les prêtres en rupture de vœux, les enseignants en rupture de vocation ensemble avec les cancre, les ratés, les égarés et les simples d'esprit, prêchent sous la forme d'un nouvel humanisme.

Eux et les petits hommes frappés de panique sous les regards angoissés de l'honnête humanité bâillonnée, creusent la fosse de l'Europe et paraissent si fiers de mesurer chaque jour la profondeur d'une tombe où ils iraient les premiers si jamais l'Europe devait succomber à l'assaut qu'elle subit aujourd'hui.

*Aurel C. Popovici*

## UN VISIONNAIRE ROUMAIN D'ENVERGURE EUROPEENNE

La soumission de la Tchécoslovaquie comme conséquence de l'action militaire soviétique du 20 août 1968 fait paraître dans une nouvelle lumière une oeuvre aujourd'hui bien oubliée, due au penseur politique roumain Aurel C. Popovici. Ses « Etudes politiques », publiées à Leipzig, en 1906, sous le titre évocateur : « Les Etats-Unis de la Grande Autriche » — durant un exil qui, pour être volontaire, n'en a pas moins été imposé par les événements — contiennent, non pas seulement des remarques nombreuses qui nous paraissent avoir encore à l'heure actuelle, une sorte de charme prophétique, mais aussi une conception puissamment pensée et qui, si elle avait pu être prise en considération à l'époque de son apparition, aurait pu empêcher plus d'un malheur que l'Europe a subi à l'époque de la guerre mondiale.

Popovici écrivait à une époque où l'on pouvait lire, concernant l'Autriche, toutes sortes de qualificatifs et d'expressions malveillantes, qui la présentaient comme étant un rouage bien défunt dans le mécanisme du continent européen. Il écrivait en tant que membre très persécuté du « Comité National du Mémorandum », association des Roumains de Transylvanie en vue d'obtenir de la bonne volonté de l'Empereur François-Joseph les droits légitimes que l'administration magyare s'obstinaient à ne pas leur reconnaître. Mais ce ne sont pas seulement ses compatriotes qu'il mettait en garde : c'est à tous les peuples de l'Europe qu'il s'adressait, en attirant leur attention sur les agissements et les buts politiques du colosse russe ; dans dix ou vingt ans, écrivait-il, « cette Russie deviendra le péril le plus terrible et le plus permanent » pour tous les peuples danubiens. Le « but final » de Moscou était, dans la conception d'Aurel C. Popovici, « toujours le même que du temps de Pierre le Grand », et maintenant la Russie ne se contentera pas « d'une sphère d'influence platonique », pas plus que d'un partage en « sphères de domination politique ». Le général panslaviste Fadejew avait alors établi une alternative pour l'Empire des Tsars : ou bien la Russie allait réussir à étendre sa puissance « jusqu'à l'Adriatique », ou



bien, comme cela s'est produit récemment, « elle devra reculer jusque sur les bords du Dnieper ». Il fallait donc bien constater et reconnaître la décision inébranlable de la Russie. Popovici, sur ce point, était très explicite : si la Russie « n'arrivait pas, ainsi que jusqu'alors elle n'était jamais arrivée », à se doter d'une constitution démocratique, alors les conséquences, assez peu claires dans leur enchevêtrement, des idéaux panslavistes « ne seraient plus qu'une simple question de temps ».

Et Popovici prévient les Tchèques que leurs démonstrations slavophiles pourraient bien arriver à devenir « une arme fatale pour eux-mêmes ».

Chaque année accroissait le péril : « tout le Sud-Est européen pouvait bien tomber, comme un fruit mûr, dans les griffes de la Russie ».

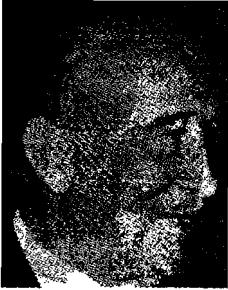
Popovici écrivait en qualité de Roumain,

# europ east bulletin

ENGLISH SUPPLEMENT OF THE  
REVIEW « BULLETIN EUROPEEN »

ROME

DECEMBER 1968



## SIR EDWARD

## BEDDINGTON-BEHRENS

Sir Edward Beddington-Behrens, a founder-member of the European Movement, died of a heart attack in his London home on December 5. He was 71 years of age.

Sir Edward, who worked with the League of Nations secretariat from 1921 to 1924, and served with distinction in both world wars, was professionally a successful City financier, the Chairman of Ocean Trust and of Jeremiah Ambler, and associated with many other companies. Outside the City, however, he was best known as a leading advocate of European unity. He was a Vice-Chairman of the International European Movement, a Vice-President of the European League for Economic Cooperation, and Chairman of the British Council, of the European Movement. In 1957 he received his knighthood for services to the European Movement.

Under his guidance, the British Council of the European Movement, a non-party body consisting of Members of Parliament and leading personalities from other walks of life, became an influen-

tial group. In the late 1950s it was active in promoting free trade in Europe; in then developed into an enthusiastic advocate of British membership of the European Community. Through its conferences and publications it has made a significant contribution to the rapid growth of European feeling in Britain over recent years. It has also played its part in the international deliberations of the European Movement. In all of these activities the personal influence of Sir Edward was clearly discernible.

Sir Edward was the author of a recent Pelican, *Is there any choice? Britain must join Europe.*

Sir Edward Beddington-Behrens was also one of the first collaborators of the review « Bulletin Européen » and a personal friend of its founder, Dr. Constantin Dragan.

By this way we pray Edward's family to receive our grievous condolences.

## Czechoslovakia under the Occupation

"I have no complaints. The situation here is perfectly normal. So far we have closed deals amounting to over 150 million rubles, considerably more than last year, and there are still three days to go," a Soviet representative told me at Brno fair, held between September 15 and 24.

"How can anything here be normal?" a Yugoslav representative commented. "If a burglar breaks into your house, rapes your daughter and makes himself comfortable in one of your bedrooms, would you call it normal?"

Regarded as the most important shop window of Czechoslovakia's engineering industry, the Brno fair this year celebrated its tenth anniversary. That it could be held at all was a near miracle. The Czechoslovaks had made a superhuman effort to confirm their capacity to survi-

ve as an industrial nation even under the most difficult conditions and to demonstrate their utility to the USSR as a supplier of industrial product. To try to crush such a nation would mean killing the goose that lays the golden egg. This was the message addressed by the Brno fair organizers to the Soviet Union and other Warsaw Pact powers occupying Czechoslovakia.

Three weeks before the opening, the Brno fair grounds were still virtually a wasteland. There was only a week's delay in opening, however, and scarcely any cuts in the original program. Only Algeria and Ireland canceled. Thirty other countries turned up with exhibits from over 1,300 firms compared with about 1,100 last year. Only eight Western companies failed to come up with promised display material.

### The Soviet Displays

As usual, the Soviet Union was the largest foreign exhibitor. Soviet trucks, tractors and farm machinery, some first class automatic machine tools and other products were on display all over the area, in addition to the main Soviet exhibit. There were no Soviet national flags on view anywhere, as there would have been under normal circumstances. Indeed, outside the fair gates, only Czechoslovak flags were seen; they also fluttered bravely on the old, noisy stretchers that brought visitors from the center of town. Pictures of President Ludvik Svoboda and party leader Alexander Dubcek were displayed everywhere, as were large, pointed slogans, such as "Truth Will Prevail."

No serious incidents were reported, but most of the Czechs and Slovaks attending the fair — some 400,000 did so during the first week — made their feelings plain by refusing to visit the Soviet exhibits. To a lesser degree, the same gesture of protest cut attendance at the stands of the other occupying powers. On September 19, when President Svoboda and First Secretary Dubcek visited the fair, they were given a rousing welcome by the crowds. When the two Czechoslovak leaders passed the Yugoslav exhibits, the large party accompanying them and the onlookers clapped vigorously. No one applauded when the guests visited the stands of the five invading nations.

## THE EAST GERMANS ON HAND

The East Germans appeared in strength, their national flags plainly visible. An enormous crane from East Germany vied with a Rumanian oil derrick for the honor of being the tallest exhibit.

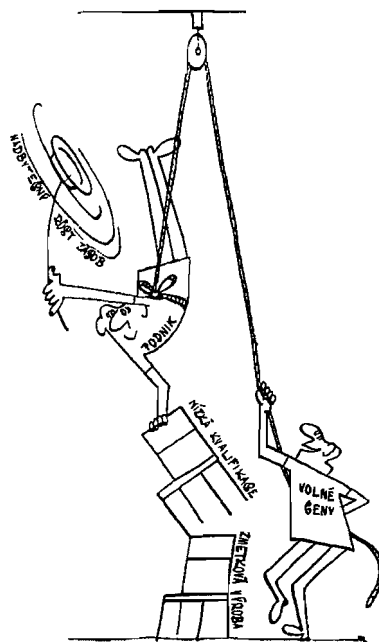
"What do people in Britain think of the whole thing?" an East German trade official asked me. The question, of course, referred to the invasion and occupation of Czechoslovakia. In the large, ugly, uncomfortable Hotel Druzba — a reminder, I thought, of the days of Stalin, Gottwald and Novotny — my East German acquaintance was joined by his friend, apparently an important figure in the East German industrial hierarchy. They displayed intense interest in what the West thought of the invasion. Would East German trade suffer? This was a crucial question for these businessmen-politicians. A steadily expanding flow of Western technology and Know-how is essential to East Germany's development. The East German communists believe that only a vigorous, competitive economy will ensure their survival as a separate entity. Hated by many people at home, profoundly distrusted abroad, the Ulbricht regime is pinning its hopes on an economic miracle which will turn the tables on West Germany in the race for the highest living standard, and will make East Germany more truly indispensable to the Soviet Union than it is now.

East Germany is already first on the list of countries exploring to the USSR — followed by Czechoslovakia. There are strange parallels in the positions of these two industrialized countries in the Soviet bloc. Leaders of both nations regard industrial and economic status as being decisive importance in the pursuit of their political objectives — although these are now glaringly different and divergent.

The discrepancy between the policies leading to the invasion of Czechoslova-

kia — in which Walter Ulbricht played such an important part — and those aimed at economic progress appeared clear even to the two East Germans I talked to in Brno.

Lowering his voice, one of them said (a fair amount of Pilsen lager had by then been consumed): "Most of us believe Ulbricht is not the right man to develop friendly and fruitful economic contacts with the West. Most of us feel that it would be easy to find a more suitable man — and we will." Neither of the two East Germans, however, made any attempt to dissociate himself from the Warsaw Pact invasion of Czechoslova-



Free prices in Czechoslovakia topple by poor quality of products, low productivity and stockpiles.

Hospodářské noviny (Prague)

kia. "The Czechs had gone too far. We had to move in," they said. It was a matter of defending socialism.

The Bulgarians, Poles and Hungarians at the Brno fair seemed intent on displaying their industrial products and ke-

eping as quiet as possible. None showed the slightest interest in political argument. It was clear that they wanted to create the impression that the whole unfortunate affair was something the Soviets and the Czechoslovaks had to work out between themselves.

### The Presence of the Invaders

Apart from the Russian, the Bulgarians appeared to be the most unpopular people in Czechoslovakia, perhaps because they are more in evidence than Czechoslovakia's other satellite neighbors, particularly in Prague. You rarely see an East German, Polish or Hungarian soldier on the streets. Apparently these troops keep close to their own frontiers, in rather restricted areas. Most of the incidents that have occurred between the civilian population and the occupying troops have involved Soviet and Bulgarian soldiers. The Bulgarians were especially vociferous in protesting the Czechoslovak reforms in the period prior to the invasion. It is therefore not surprising that the Bulgarian exhibits at the fair were almost as unpopular with the public as the Soviet displays. To my surprise only a handful of children stopped to watch the performance of the interesting new electric trucks made by the Bulgarian company Balkancar.

The chief emphasis in Brno this year was on textile machinery. The East Germans provided some fine examples of modern looms, although I preferred a Czechoslovak exhibit — a miniature integrated textile plant that was almost completely automated, with only two men in attendance. In most cases, however, it was evident that the West was far ahead of the Soviet bloc in all types of machine production. The textile machinery, earth-moving machinery, lifting and handling equipment and agricultural tractors and machines exhibited at Brno left no doubt of this.

The Western exhibits that attracted

the largest crowds of Czechs and Slovaks were the displays of new cars. An entire pavilion was set aside for this purpose, and it was difficult to make one's way through the throngs surrounding the latest Volkswagen, Mercedes, Citroen, Ford and BMC passenger cars. These cars were, unfortunately, far beyond the financial possibilities of most of the Czechoslovak visitors. One young student remarked: "Few of us will ever drive any of these. And it now seems less likely than ever that we will."

Most of the Western exhibitors did not expect to do much business at the fair. Some may have come in a gesture of solidarity with the Czechoslovaks, or because the Czechoslovaks wanted them to. A good number came out of curiosity: to discover what effect recent events in Czechoslovakia would have on bilateral trade and on East-West exchange in general. This was a major topic of discussion. But no one knew the answer. Many Western businessmen returned home wondering why they had gone to Brno in the first place.

Despite the crisis, the Czechoslovaks signed contracts for the sale of \$300 million worth of their products and for the purchase of imports valued at \$180 million. Many of the contracts were with the Soviet Union, which seemed particularly interested in purchasing electric locomotives, streetcars, irrigation plants, and similar industrial products and materials from the Czechoslovaks. On the face of it, business went on as usual or even better than usual for the Czechoslovaks at Brno. However, there was an undercurrent of uneasiness.

## What Happens at Delivery Time?

"Nobody really knows what's going to happen to all these contracts the Czechoslovaks have signed," a Yugoslav official at the fair said. "There is so much uncertainty and unreality about everything talking place here." He said Czechoslovakia was in debt to Yugoslavia for \$25 million as a result of previous deals. Will the Czechoslovaks be able to honor their debts? Will the Soviets let them trade with the West, or Yugoslavia? The Yugoslavs at Brno told me that some of their trade negotiations with the USSR had been suspended on Soviet initiative.

The Czechs and Slovaks who came to the fair from all over the country were mainly young men, and girls in miniskirts. They jostled along the main avenues of the exhibition area. The crowds were big and noisy — hardly unusual at a fair. But having seen similar crowds in Czechoslovak towns before, I could detect a new touch of seriousness, even grimness, that had not been noticeable in the past. And most of the conversations you overheard were about politics. The word "occupation" cropped up frequently.

"Somehow I don't like that fair this year," a young teacher told me. He had brought his technical college class all the way from Slovenska Bystrica, in Slovakia, to spend two days in Brno. Almost immediately we were discussing what was on everyone's mind: the invasion.

"Why have they done it? It's monstrous, incomprehensible. We are all socialists. We want to remain socialist." He was himself a communist. The Soviet invasion was a personal humiliation to him, but it was not yet an eye-opener. "We want the Russians to go home — and we want to be friends with them," he said. A young boy standing next to him nodded his head in approval.

Other comments were more pointed.

"The worst thing is, we have no prospects for the future," a taxi driver said, as he drove me out to the airport.

We left behind the old Moravian capital with its other houses of Hapsburg memory, and entered gently rolling country.

"In a way, perhaps things here haven't really changed so much from the way they were a year ago, but for those fellows over there," he nodded in the direction of the airport, "the change has been very real — and physical." He was referring to the Soviet troops encamped near the outskirts in dirty, sand-colored tents. I counted over forty MIGs and more than a hundred vehicles, including armored tanks. Soldiers wearing greatcoats and carrying rifles were running to and fro, the ear flaps on their caps pulled down.

## The Army of Outsiders

In the driver's opinion, these Soviet soldiers were, as things then stood, the worst victims of the invasion. For the most part, they had to live in isolated areas, in cold, dark, damp tents. Their diet was inadequate and they had almost no means of recreation. In a sense, they resembled wild animals who had to wait for night to prowl around inhabited areas.

"Soviet machine guns rule the streets, at night," one of my Czechoslovak friends in Prague told me. Soviet soldiers patrol the streets, and every now and then shots can be heard. Some of the soldiers distribute the Soviet daily *Pravda* and a Czech-language paper called *Zpravy* printed in East Germany. It is not unusual for the troops to stop passersby. Quite a few soldiers can be seen in Prague during the day too, especially around the large, dark building

which was formerly a school, but which now houses the Soviet military command.

Most Czechoslovak citizens try to ignore the Soviet presence. Attempts by Soviet officers and soldiers to approach local girls have resulted in a number of incidents. More frequent, however, are incidents involving shopkeepers who refuse to serve Soviet customers. The Russians usually offer to pay with brand new notes of large denominations. It is rumored that these bills were printed by the Russians after they occupied the State Bank.

I visited an old friend, a physician. The last time I had seen him was in mid-July, during my previous visit to Prague. "I know my telephone is being tapped now", he told me.

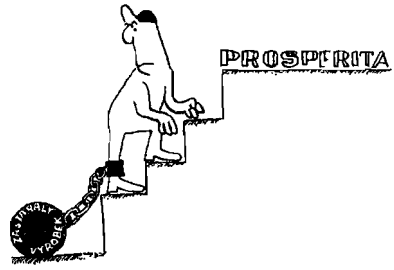
"By whom?"

"I don't know."

I thought I would find him depressed, since he had been so optimistic previously. But he was not dispirited. "What gives us hope," he said, "is that we remember how united we were at the time of the Soviet invasion: communists, Christians (he is a Roman Catholic), Czechs, Slovaks, the entire nation... We were astonished ourselves by this show of unity and by the strength we derived from it."

The fact that most of the outside world was on Czechoslovakia's side also boosted the people's morale. My friend spoke of his admiration for the way the underground radio and television had been organized to serve the public. He also praised Radio Free Europe, whose signal could be heard in Prague as clearly as the domestic broadcasts. The Radio Free Europe commentaries were particularly helpful in describing how the world, including communist countries, viewed the Soviet aggression and the Czechoslovak resistance to it. This was especially useful because of the attempts to muzzle the nation's mass media.

Despite the invasion, Czechoslovaks



Obsolete products—drag on prosperity.

**Hospòdarské noviny (Prague)**

were quite outspoken. One middle-aged man I encountered in the center of Prague was typical. When I asked him where a certain shop was, he knew from my accent that I was a foreigner, and immediately began talking politics. "I always used to like the Soviets," he said. "I am a Slovak. But now I hate and despise me!" he shouted and waved his hand.

I could give many similar examples. Indeed, I hardly remember an occasion when I spoke with a Czech or Slovak that the subject of the occupation did not come up. Everyone I conversed with was opposed to the Soviet intervention and wanted the Soviet and other occupying forces to get out of the country as quickly as possible.

Around the dark monument of King Wenceslaus at the top of the main Prague square bearing the saint's name there is now a garden. It was here that some of the first Czechoslovak victims of the invasion died from Russian bullets. Fresh flowers are added every day to those growing in the soil that has been placed inches thick over the pavement. A small Czechoslovak tricolor can be seen in the middle of the garden. At night candlets are lit. Men going to and from work, housewives out shopping, pensioners and children stop for a while in silence as if visiting a grave. The Wenceslaus Monument has become a symbol of sorrow, but it also reflects the people's self-confidence and hope. It has become a true national shrine.

## Dealing with the Occupiers

Somehow, most of the requests and demands put out by the Czechoslovak authorities by their Soviet supervisors get watered down or circumvented when they reach the stage of implementation. If the term "counterrevolutionary," liberally used by Soviet leaders in their discussion with the Czechoslovaks, is to be taken to mean someone who does not love the Soviet Union and the Soviet brand of communism, almost the entire Czechoslovak nation can be so described, including the majority of those who are currently in charge of Czechoslovak government administration at all levels. But the Soviets know they are being hoodwinked at every step, and the question in everybody's mind in late September was how long it would take for the screw to be turned in deadly earnest. Indeed, at this juncture, it is difficult to predict what will remain of the planned reforms, including those designed to put the Czechoslovak economy back on its feet after twenty years of communist mismanagement.

A friend of mine, a well-known economist and mathematician at Dr. Ota Sik's Economic Institute in Prague, had little hope that the essence of what the former vice-premier proposed could be carried out in the foreseeable future. "You see," my friend said, "Ota Sik's reform was inextricably bound up with political liberalization. Without true political freedom a radical reform such as the one originally worked out by our institute is impossible." It was a matter, he added, of changing the entire concept of public life in Czechoslovakia. Unless this happens, any economic reform will be a mere shadow of the one envisaged by Sik.

At the Brno fair every foreign journalist was given a copy of a periodical called **New Trends in the Czechoslovak Economy**. The first item was a reprint of the speech given by Dr. Sik last June to the Czechoslovak Economic Society. The

speech outlined in some detail his proposed reforms, and the fact that it was distributed at the fair suggests that his views are still shared by the Czechoslovak leadership, if not by Moscow.

## What Happens to the Reforms?

At Dr. Sik's old institute, however, much of the work has now stopped, and the economists and mathematicians who used to be seen bent over their graphs and diagrams are, for the most part, whiling away their time. It was at this institute that Dr. Sik's reforms were worked out over a period of years, but in the present, uncertain atmosphere, there seems little will left to continue. Many of the younger members of the Institute are currently abroad and how many will come back is anybody's guess.

Yet the case for some kind of reform of the Czechoslovak economy is a powerful one, even from the Soviet viewpoint. According to informed Czechoslovak observers, the Novotny regime outdid even the Soviets in instituting the Stalinist type of command economy, and its negative features are so apparent that the USSR now acknowledges the necessity of economic change.

The Czechoslovak Minister of Foreign Trade Václav Vales recently spoke of the need for "intensive activity in the whole of Czechoslovakia to speed up the introduction of the new system of economic management." He made it clear that former rigidities of centralized planning and administration would have a greater say in the matter of production and sales within an over-all national plan. He also employed the term "market mechanism." No doubt, this will be a far cry from Dr. Sik's "socialist market economy," although Vales said that Czechoslovak enterprises would be free to establish relations among themselves as well as with foreign companies.

Speaking on the eve of the Brno fair, Vales evidently wished to reassure foreign businessmen interested in trade and industrial cooperation with Czechoslovakia that non radical departure from previous policies was expected.

Before the invasion, the Czechoslovak reformers advocated trade and economic cooperation with the West, although they invariably insisted that this should not be at the expense of Czechoslovakia's partners in the socialist camp, who now account for 70 percent of Czechoslovak commercial exchanges with the outside world. In this respect the Dubcek leadership differed little from President Novotny's government, which itself had concluded far-reaching agreements on industrial cooperation with British companies and other foreign firms, particularly during 1967.

Vales pointed out that Czechoslovakia had every intention of doing her best to fit into the "international division of labor," and illustrated the significance of foreign trade by referring to the growing share of this trade in Czechoslovak national income. In 1950 imports accounted for 8.4 percent of the national income as against 23.9 percent in 1966. The share of exports in the national income increased from 9.9 percent in 1950 to 22.7 percent in 1966.

The share of Western countries in Czechoslovakia's total trade is still only 20 percent, and Czechoslovak leaders have made no secret of their wish to increase this percentage — not at the expense of trade with the Soviet Union and other communist countries, but by reducing exchanges with the developing world. The latter have been responsible for some ten percent of Czechoslovakia's foreign trade and the next Czechoslovak regime regards this as excessive because it apparently brings little direct or tangible benefit to the Czechoslovak economy since much of it is based on long-term credits or on imports that are not crucial to Czechoslovakia.

But trade and economic cooperation with the developing world was part of



"Tell them that this is the historical part of the plant."

Hospödarské noviny (Prague)

Czechoslovakia's contribution to the over-all political and economic strategy of the Soviet bloc. It remains to be seen how far the Czechoslovak leaders will be able, under the circumstances arising from the Soviet invasion and occupation, to switch their foreign trade according to their original plans and ideas.

## ROMANIA

### MORE URBAN HOUSING

First Secretary Nicolae Ceausescu reported on August 15 that 55,000 apartments will be built in Bucharest in the next two years, 23,000 more than envisaged in the present five-year plan (*Scinteia* - Bucharest). The new apartments are part of a drive to increase the national target for housing to be built between 1968 and 1970 from about 120,000 apartment units to 180,000 to 200,000 units. Under the new plan, the unit cost of apartments is to drop from 55,000 lei to 20,000 lei and the minimum floor area of each is to be reduced to approximately 13 feet by 19½ feet.

During the 1960-65 five-year plan only 270,000 of the planned 300,000 apartment units were built. The current plan, which also provides for 300,000 units, has a 56-percent higher investment value than was set in the previous program.

mais il arrivait aussi à une conception de solidarité de toutes les nations européennes : « nous autres, petites nations nous ne devons pas poursuivre, ici, dans le Sud-Est de l'Europe, une politique visant à l'indépendance pas plus qu'une politique spéculant sur les engoulements d'une nation par une autre, car alors un troisième larron pourrait bien venir et nous arriverons à être dévotés feuille à feuille comme un artichaut, et être engloutis dans son estomac vorace et monstrueux ». A ce pressentiment de la tactique communiste du salamis on peut ajouter l'avertissement du chevalier Alexandre de Helfer, dans l'adresse rédigée au nom du peuple magyar : « Si l'Autriche s'effondre aujourd'hui, vous serez demain la proie des grands peuples et... broyés entre l'Allemagne et la Russie, soit que vous soyez engloutis dans le flot allemand descendant le Danube jusqu'aux rives de la Mer Noire, soit que vous soyez poussés en avant par la marée de l'Empire universel moscovite, jusqu'aux montagnes de la Bavière ». Popovici voyait dans toute « solution » allemande ou russe du problème des nationalités une espèce « d'alliance entre la souris et le lion ». Le prince Czartorysky n'avait-il pas, dès 1904, soumis au Tsar Alexandre Premier un plan en vue de la modification dans un sens pansrusse de la carte de l'Europe ? « La masse des pays turcs devait être partagée en Etats séparés... sur lesquels la Russie devait exercer une influence décisive et légale ». Le général Fadejew n'avait-il pas bagatélisé les Tchèques, les Croates, et « tous ces autres peuples », en les traitant de « détritux nationaux », et, dans un style digne de Danilewsky, annoncé « le droit incontestable de la langue russe », à être « la langue dominante dans cette partie du monde » ?

Popovici pouvait invoquer en faveur de sa thèse de nombreuses voix provenant de ses conationaux. Le chef du parti National-Libéral roumain, Démètre Stourdza, déclarait en 1895 que l'éventualité d'un effondrement de l'Autriche « serait pour l'Europe l'occasion d'événements d'une portée terrible », et « la fin de l'Autriche signifierait, en fin de compte, pour nous, notre asservissement par d'autres peuples ». Le sénateur roumain Simesco avait dès 1889 plaidé pour une union de la Roumanie avec l'Autriche, car il voyait une grande différence entre « la politique autrichienne conservatrice » et la politique russe d'annéantissement. Le Roumain de Bucovine et député au Parlement autrichien Geor-

ge Popovici avait prédit en 1900 « qu'une débacle de l'Autriche » signifierait « avec une sûreté mathématique, dans très peu de décennies, la fin de la Roumanie, sa ruine finale dans les vagues du raz de marée russe ». L'ancien premier ministre serbe Piroccanac défendait lui-aussi en 1892 l'idée de l'union des pays balkaniques avec la monarchie danubienne, car ce ne serait que par cette voie que ces peuples seraient capables de mettre en sûreté leur liberté contre la menace russe ».

Aurel C. Popovici était en même temps un sujet de l'Empire d'Autriche — sans pour autant se priver de le critiquer — et un adversaire résolu du partage dualiste de la monarchie danubienne, partage réalisé en 1867 sous la forme d'un compromis imposé par les circonstances de l'époque. Il pouvait aussi bien se rapporter aux idées de Rudolf Springer, qui devait devenir en 1918, sous le nom de Karl Renner, un grand homme d'Etat de la République d'Autriche. Springer Renner caractérisait dès 1905 la constellation du Dualisme par ces mots frappants : tandis que l'Autriche avait pratiquement construit une Fédération comprenant huit nations, la Hongrie avait édifié la domination brutale d'une seule nation sur six autres. En qualité de Roumain et de défenseur fidèle de la grande Autriche, Aurel C. Popovici avait été condamné par une Cour d'assises hongroise à de nombreuses années de prison. C'est aussi en cette qualité que Popovici a pu trouver des paroles sévères pour caractériser la situation anormale qui se développait à l'intérieur de la moitié hongroise de l'Empire. Dans la première partie de son livre « La situation créée à partir de 1867 ». Popovici combattait la « Magyarocratie », les origines de sa tyrannie raciale, qui avaient transformé la Hongrie en une vraie « Bataille des Nationalités » qui maintenait tous les peuples dans un état de camp de prisonniers. conséquences du soi-disant « Ausgleich » (Parité), et par dessus tout le fait d'avoir suscité « les antipathies de l'Europe » contre les « Ethnofages » magyars, et les nombreuses voix européennes qui plaidaient pour la nécessité d'une confédération autrichienne. C'est là qu'il reproduit les paroles du vicomte de Caix de Saint-Aymon, prononcées en 1883 : « L'Autriche pourra... si elle le veut, se mettre à la tête d'une fédération de peuples jeunes, vigoureux, et devenir réellement, dans l'Europe nouvelle, l'Empire de l'Est. Et il ajoute la formule de 1899 prononcée par Charles Benoist : « ...pour

qu'il y ait une Europe, il faut qu'il y ait une Autriche en Europe», et surtout la constatation lapidaire d'Anatole Leroy — Beaulieu, datant de 1903: «L'Autriche est la pierre angulaire de l'Europe. De même qu'au professeur italien Attilio Brunialti, peu d'Etats européens paraissaient à Aurel C. Popovici plus propres que l'Autriche à un système fédératif. Mais, de même que Hanctaux, il voulait «avancer au delà de l'histoire avec une réserve prudente», «tout en procédant à l'énergique liquidation du passé dans ses complexes historiques et politiques» («liquider le passé»). Il comparait la Monarchie à une grande, haute et massive maison féodale fortement charpentée, dans la salle de laquelle, salle maintenant bien désuète, les familles peuvent vivre ensemble, à deux, à trois ou à plusieurs encore, mais dans l'enchevêtrement des controverses journalières effroyables; il s'agirait maintenant de réaliser des habitations de famille confortables dans cette salle géante et collective au moyen de cloisons étanches construites d'une manière convenable.

Mais à qui donc incombait la tâche de tracer les frontières des nationalités, d'après leur position surtout géographique? Il ne fallait pas attendre cette «adaptation nationale» de la voie parlementaire: l'opposition décidée des Hongrois était parfaitement capable d'entériner toute tentative de réforme en ce sens.

En tant que Roumain fidèle à la dynastie et aussi en tant que fils de son siècle, Popovici attendait le salut de la part de l'Empereur. C'était à lui de réaliser «la Révolution par en haut», d'édifier «l'Empire des peuples: «le monde civilisé tout entier» serait aux côtés d'un libérateur impérial» qui, dans l'esprit d'une parole de Goethe (adressée à Gruner, à Eger le 1 septembre 1821), «saurait imposer à la Hongrie, par la force, au besoin, les réformes requises et si utiles; de par cette démarcation fédérative on pourrait avoir l'occasion de développer à volonté et prouver aux Hongrois qu'ils pourraient enfin avoir l'occasion de développer en pleine liberté leur propre individualité nationale, après la perte de leurs possessions territoriale injustement acquises. Et si Popovici, ainsi que Louis Eisenmann, dès 1904, pouvait prendre en considération un seul modèle possible d'un Etat comprenant des nationalités mêlées, il ne pouvait s'agir que de la Suisse, sans doute, selon la constellation politique de 1906, ne pouvant s'agir, pour l'Autriche que d'une espèce de Suisse monarchique

avec un fondement impérial. A une pareille reconstruction de la Grande Autriche était dédiée la seconde partie de son livre.

«Celui qui veut résoudre enfin le problème des nationalités, celui-là doit aussi chercher la solution de la carte ethnographique de la Monarchie. C'est là qu'il faut la trouver». Le projet de Popovici allait plus loin que le projet de Palacky, de 1848, qui prévoyait huit provinces administratives constituées par les dix-neuf pays de la couronne des Habsbourgs. La Grande Autriche devait se composer d'une fédération de quinze Etats nationaux, auxquels devaient se rallier la Bosnie et la Hertzgovine qui à cette date, en 1906, se trouvait sous le régime d'une occupation de fait et, semblait-il alors, provisoire. A la différence de Palacky, Popovici n'intégrait pas la Slovaquie à un Etat tchéque, mais postulait son indépendance, tandis que l'Ukraine sous-carpathique devait s'unir à la Galicie orientale, dont la population avait la même origine. Le Trentin et Trieste allaient former, sur une base géographique, deux Etats italiens. En dépit de son attitude hostile aux Magyars, Popovici attribuait à «la Hongrie magyare» des frontières beaucoup plus larges que celles qu'elle se verrait attribuer quatorze années plus tard, par le traité de paix signé à Trianon.

Popovici voulait «construire un édifice étatique acceptable et propice pour toutes les nations, édifice qui serait capable en même temps d'éveiller des sympathies des petites nations orientales limitrophes. Le noyau fondamental de son programme prévoyait: «Notre Monarchie deviendra une union des peuples, et devra le demeurer». Après le succès de la phase de décomposition du compromis dualiste, «chaque nation pourrait enfin être fière d'être un peuple libre dans une libre union de peuples».

L'Empire devait obtenir une Constitution qui devrait lui forger, «non seulement un avenir mais même un avenir glorieux». Popovici avait élaboré vingt-huit principes fondamentaux de cette constitution impériale fédérative.

Les quinze individualités nationales et politiques préconisées par lui composaient ensemble un Etat fédéral monarchique (Art. 1, 2), sous le nom de «Etats Unis de la Grande Autriche». Chaque citoyen appartenant à un de ces Etats nationaux était en même temps citoyen autrichien. Vienne était reconnue comme ville capitale et comme ville fédérale (Art. 28). La langue commune était

l'allemand (Art. 25), mais toutefois chaque fonctionnaire fédéral était autorisé à employer la langue de son Etat respectif. L'Empereur (Art. 16) nommait et révoquait le Chancelier impérial (Art. 17) et le gouverneur de chaque Etat national (Art. 16), qui représentaient les intérêts particuliers de chacun de ces Etats. La Chambre des députés devait être élue par vote universel, direct et secret (Art. 10). Les affaires extérieures, ainsi que l'administration suprême des chemins-fédéraux (Art. 5, 6) étaient de la compétence de l'Empire. L'Empire garantissait les domaines et l'autonomie des Etats nationaux (Art. 54); on prévoyait naturellement la protection des droits des minorités ethniques et linguistiques dans les cadres de chaque Etat. Les gouvernements des Etats nationaux députaient leurs représentants dans le gouvernement impérial qui comprenait quarante-deux membres (Art. 13), et ces représentants participaient aux discussions concernant les problèmes de politique intérieure ou extérieure, ainsi que les problèmes militaires et financiers et les questions concernant le régime de l'ainsi-dit domaine d'occupation de Bosnie et de Herzégovine. (Art. 14). Mais l'aversion de l'idéaliste roumain pour toute occupation injuste se trahit par son espoir que la Grande Autriche « ne doit plus, surtout, occuper de nouveaux territoires ». Le comportement dans ce domaine était pour lui, qui vivait au temps de l'époque des lois spoliatrices des droits nationaux du comte Andrassy, un critère caractéristique contre les mesures arbitraires. L'Etat de la Grande-Autriche, son existence même et sa raison d'être, ne sauraient être compatibles qu'avec un agrandissement territorial réalisé par le libre consentement des partenaires respectif. « J'ignore si d'autres Etats deviendront les associés de nos « Etats-Unis » écrivait le visionnaire, qui était contraint alors de ne pas dire et de ne pas écrire tout ce qu'il pensait et tout ce qu'il aurait voulu dire et écrire, et qui était obligé en beaucoup de cas de faire appel à des références en vue de pouvoir exorimer le fond de sa pensée. Il mentionnait là-dessus que, dès 1880. Emile de Leveléy avait recommandé instamment à l'Autriche de pratiquer une extension pacifique de son territoire d'après le modèle des Etats-Unis et il rappelait aussi que ces Etats-Unis étaient arrivés à augmenter de 13 Etats à 45 ». Il lui paraissait que la réalisation d'un Etat fédératif européen était la meilleure occasion qui s'offrait à l'Autriche afin de tenter de met-

tre en pratique ses velléités traditionnelles pour fondre ensemble, sans les dénationaliser, les diverses nations de son Empire.

Aurel C. Popovici aurait été sans doute le meilleur conseiller de l'archiduc François-Ferdinand; trois années après l'assassinat de ce dernier à Sarajevo, le grand penseur politique roumain suivait dans la tombe son protecteur, celui qui avait été « la première victime de la guerre mondiale ». Il lui a été épargné ainsi de survivre pour constater la tardivité du manifeste impérial du mois d'octobre 1918, manifeste qui reprenait à son compte certaines idées du « brain-trust » de l'héritier présomptif du trône, idées qui, pour la plupart, avaient été le propre fruit de la pensée de Popovici. Mais, dans l'issue catastrophique de la seconde guerre mondiale, il aurait bien pu, et avec juste raison, reconnaître une confirmation de ses sombres prévisions antérieures. Si l'on compare la carte des nationalités, dressée par Popovici et incluse dans son plan de fédération des Etats-Unis de la Grande-Autriche, au tracé des frontières des Etats de l'Europe danubienne, entre les deux guerres et aujourd'hui, et surtout si l'on tient compte de la structure actuelle des sphères d'influence et de pression politique des Grandes Puissances actuelles, il nous semble de toute évidence que la solution géniale de ce Roumain était la plus juste et qu'elle seule aurait eu pour conséquence de préserver et de garantir la libre existence de toute une douzaine de peuples européens, de ces peuples, justement, qui à l'heure actuelle n'ont plus, hélas, la possibilité de disposer, en pleine liberté, de leur propre sort. Seule, l'Autriche, devenue si petite, demeure encore indépendante, épargnée par les flots puissants de la subversion communiste, ou plutôt, pour dire la vérité, récupérée enfin par l'Europe et pour l'Europe. Et c'est justement cet exemple qui fait mieux ressortir, en pleine évidence, le jeu du « principe de conservation » opposé au principe de « destruction », dans tout le grand espace de l'Europe orientale. C'est un bien modeste exemple, qui, toutefois, nous fait très bien voir la matérialisation des grands principes élaborés par Aurel C. Popovici, ainsi qu'un espèce de Parc National qui conserve des variétés rares et menacées de destruction.

Le grand penseur politique roumain, par ses avertissements si clairs, si limpides, si énergiques, a développée une pensée très juste, et c'est aujourd'hui surtout que ses pensées méritent d'être ressuscitées et préservées enfin de l'oubli immérité où elles sont tombées jusqu'à nos jours.

## POUR UNE LANGUE EUROPEENNE

A propos de notre polémique sur la langue européenne le R. P. Emanuele Argentieri nous écrit :

La lettre de M. Munarini parue dans le « Bulletin » du mois d'Octobre contient pas mal de choses sur lesquelles on aurait à redire. Peut-être vaut-il mieux ne pas faire une polémique pointilleuse qui fatiguerait les lecteurs, mais se borner à ce qui est nécessaire.

Voici donc deux pages à ce sujet : elles sont une réponse à certaines affirmations des espérantistes et intéresseront, je crois, les lecteurs du « Bulletin ».

Dans la page (17) écrite par M. Munarini dans le numero d'Octobre du « Bulletin Européen » l'auteur affirme que l'initiative d'intégration linguistique euratlantique « ne résoud nullement le problème — d'une langue pour l'Europe — ni, du reste, ne prétend le faire ». Mais l'auteur se contredit tout de suite en affirmant : « elle ne fait au contraire qu'accélérer le phénomène déjà en acte de réciproque abâtardissement des langues ». Que M. Munarini nous dise donc si l'initiative susdite sert ou non de quelque façon à cette unification linguistique européenne qu'il définit « abâtardissement » ! Nous avons écrit à cet égard, qu'on doit « garder dans chaque peuple la continuité psychologique de la langue, sans causer de ruptures entre la langue d'hier et celle d'aujourd'hui en évolution dans son devenir euratlantique » et que l'étude littéraire doit être mise au service de la technique » (v. « Bulletin », Septembre).

Il est vraiment difficile d'argumenter avec les espérantistes qui écrivent des lettres aux journaux, pour les motifs suivants :

1 - Ils répètent toujours que nous ne savons pas ce que c'est l'espéranto, Mais nous

le connaissons. Nous savons l'incroyable complication qu'il a en face des habitudes linguistiques des peuples euratlantiques, avec ses six différents participes et son vocabulaire disloqué et bouleversé ( Zamenhof était slave), c'est pourquoi il ne sera jamais une langue vivante dans le monde occidental. Nous savons que son vocabulaire est formé de racines européennes, et qu'à cause de cela il ne sera *jamais* accepté comme langue officielle mondiale par certains peuples comme la Chine, par exemple qui compte à elle seule 24% de la population du monde entier. Nous savons qu'il n'a pas été forgé « par l'histoire de toute l'Europe en sorte que son origine eut été « tout aussi naturelle » comme M. Munarini voudrait nous faire croire.

2. — Quand on parle de « langue internationale » les espérantistes ne tiennent pas compte que l'internationalité n'a pas aujourd'hui la même signification qu'au temps de la lampe à pétrole. En d'autres termes, ils devraient nous dire avant tout si l'espéranto est aujourd'hui dans leur conception une langue neutre *mondiale* (c. à d. valable pour tous, y compris les Chinois) ou bien *sous-mondiale* ou occidentale. On ne peut pas se jouer du public indéfiniment, en passant de l'une à l'autre de ces deux positions.

Il est difficile aussi d'avoir à faire avec certaines rédactions de journaux, qui après avoir publié des lettres qui mettent en cause l'intégration linguistique euratlantique et son initiateur, ne publient pas les répliques de ce dernier, lequel aurait tout de même le droit de s'expliquer. Cela arrive, et est-ce très honnête?

### LA TABLE D'ARGENTIERI

Si vous le permettez, je donne ici la « Table d'Argentieri » sur laquelle est fondée une bonne partie du programme d'intégration linguistique euratlantique. Elle est valable

pour trouver la forme euratlantique majoritaire d'environ deux mille mots « à diffusion euratlantique » tel que le mot « Cristal »; d'environ vingt mille autres à diffusion « semiatlantique » c. à d. répandus dans tous les pays du monde néo-latin ou dans tous ceux du monde germanique (la langue « panlatine » et la langue « pangermanique », différenciées entre elles par cette classe de mots devant constituer la dernière étape du processus d'intégration avant d'aboutir à la langue finale « euratlantique »); et, finalement, de certaines petites règles grammaticales qui avec leur anarchie troublent maintenant le monde linguistique euratlantique.

Le pourcentage donné à chaque langue ne contentera certainement personne, puisque l'orgueil national est vivant en chacun de nous; mais les chiffres reflètent bien, peut-être, la masse relative des populations des langues prenant part à l'intégration.

Les langues indiquées comme faisant partie de l'intégration sont onze, comme on le voit. Si on veut détacher le catalan de l'espagnol et l'anglais d'Amérique de l'anglais d'Angleterre, on peut le faire assignant alors le 21,5% à l'espagnol et 0,5% au catalan; le 23% à l'anglais d'Amérique et 12% à l'anglais d'Angleterre. Le catalan comme langue indépendante ne changera par le rapport de masse entre les langues plus nombreuses de son groupe. L'anglais d'Amérique en certains cas augmentera le poids du groupe néo-latin.

*Table d'Argentieri*

italien	CRISTA*L LO	7%
espagnol	CRISTA*L	22%
portugais	CRISTA*L	10%
français	CRISTA*L	10%
roumain	CRISTA*L	2%
anglais	CR Y STA*L	35%
allemand	K RISTA*L L	11%
flamand-holl.	K RISTA*L	2%
suédois	K RISTA*L L	1%
danois	K RISTA*L	0,5%
norvégien	CR Y STA*L	0,5%

CONCLUSION

la forme euratlantique majoritaire de la parole italienne «cristallo» est donc CRISTA'L.

Dans la table appliquée au mot CRISTAL on voit que, par suite du pourcentage revenant à chaque particularité du mot dans les différentes langues euratlantiques:

l'italien doit faire tomber la finale « e » (qui a contre soi les 93% sans elle).

l'italien, l'allemand et le suédois doivent faire tomber la seconde « l » (qui a contre soi les 81%).

l'anglais et le norvégien doivent changer la lettre « y » en « i ».

l'anglais doit porter l'accent sur la seconde syllabe.

l'allemand, le flamand-hollandais, le suédois et le danois devraient changer l'initiale « k » en « c ».

Le sentiment national de chaque pays est ainsi sauvé: si les Italiens avec Anglais, Hollandais, Suédois, Danois et Norvégiens feront donc CRISTA'L, ce ne sera pas par hommage à l'Espagne ou à la France, au Portugal ou à la Roumanie qu'ils le feront, mais simplement par hommage au principe démocratique de la majorité constatée dans la communauté linguistique euratlantique.

Il faut noter qu'il n'y a aucune langue qui soit toujours du côté de la majorité ou du côté de la minorité. En particulier pour la formation de la langue « pangermanique » le but « euratlantique » (vers lequel est dirigé tout le processus d'intégration) requiert que la supériorité quantitative de l'anglais cède à la qualité du mot allemand respectif toutes les fois que la graphie allemande a l'aptitude à être diffusée dans les pays néo-latins et que l'anglaise ne l'a pas. Ainsi, par exemple, les mots allemands « Bruder, Haus, Erde » doivent prévaloir sur leurs correspondants anglais « Brother, House, Earth ».

Cette Table (avec le catalan et l'anglais américain, si l'on veut) devrait être exposée dans toutes les salles de classe et projetée sur tous les écrans de l'Euratlantique. Sa reproduction est autorisée. Je répondrai volontiers aux questions qui seraient posées à ce sujet.

# ORIENT ET OCCIDENT

## DANS LA PERSPECTIVE HISTORIQUE

par CIVUS ROMANUS

*But East is East and West is West...*  
(Rudyard Kipling)

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, cette stupide et sinistre guerre civile européenne provoquée — on le voit bien, maintenant, — par la carence des élites intellectuelles européennes, qui ont abdiqué leur vocation et leur mission de dire la vérité et de militer pour la liberté, les trois puissances qui dominent le monde trouvent leur assiette politique et spirituelle hors d'Europe, dans les profondeurs de l'Orient ou bien dans les étendues sans limite de l'extrême Occident.

Les peuples européens, mal à l'aise et déplorant leur hégémonie perdue, s'interrogent et rêvent. Mais il leur est assez malaisé de comprendre la substantielle mutation de puissance et d'orientation spirituelle qui a suivi la fin de guerre civile européenne. Toutes leurs habitudes intellectuelles, toutes leurs façons de penser, structurées lentement pendant deux millénaires, sont, maintenant, mises en cause. Et ils découvrent de nouvelles façons de penser et de sentir et surtout, d'agir, qui contredisent leurs habitudes mentales les plus fondamentales et les plus enracinées.

Si l'Amérique reste, quand même, une projection de la pensée et de l'esprit libertaire européen, si elle comprend encore, à la rigueur, Dante et Goethe, Cervantes et Baudelaire, et, en tout cas — souvent mieux que l'Europe — l'universel et pourtant si anglais Shakespeare, l'Asie n'a rien à voir en tout cela. Réveillée de sa torpeur millénaire, elle redécouvre ses racines spirituelles qui, plongeant dans la nuit des siècles et s'étendant sur l'espace immense, ne jaillissent pas du même humus que celles de la spiritualité européenne, spiritualité qui a jailli, telle Aphrodite et dans ses parages, des vagues de la Méditerranée orientale, là-bas, sur les rives de l'île de Chypre, au contact plusieurs fois millénaire de toutes des civilisations de la haute Asie et de l'Asie occidentale.

Une rapide investigation dans la nuit des temps nous permettra de mettre en lumière ce qui, sur toutes les axes de la pensée humaine, différencie une civilisation européenne de ses congénères orientales.

### Cadre géographique et horizon spatial

A l'aube des temps historiques, ces temps qui, selon une remarque très pertinente d'Arnold Toynbee, ne représentent pas plus de 2% des temps préhistoriques, les quatre grandes civilisations asiatiques, desquelles sont tributaires toutes les autres civilisations orientales, selon un dosage plus ou moins compliqué, se sont développées toutes les quatre le long des rives d'un ou de deux fleuves: Nil, Tigre et Euphrate, Indus et Gange, Yang-Tsé et Huang-Ho. Au-delà de la perspective du fleuve, qui donnait la prospérité et, parfois aussi, la sécurité, l'immense espace terrestre. La mer, pour ces civilisations perdues dans la nuit des temps, n'a jamais été qu'un aboutissement matériel, celui du fleuve qui y déverse ses eaux tumultueuses. Au delà de la ligne de l'horizon, nulle île, nulle terre qui puisse appeler les hommes. Les Chinois ne se sont jamais hasardés sur les vagues du Pacifique et, malgré leur permanent problème agraire et démographique, n'ont jamais découvert l'Australie, ce qui aurait suffi à modifier du tout au tout leur histoire, en leur servant pour terre de peuplement et en leur offrant une base sûre pour la découverte de l'Amérique. Il a fallu que ce soient des Européens, des Hollandais, qui découvrent cet immense continent austral. Les Egyptiens se sont peu hasardés sur les vagues de la Méditerranée ou de la Mer Rouge; il leur a fallu faire appel à l'esprit aventureux des Phéniciens pour suppléer à leur manque l'initiative maritime. Les Hindous et les divers maîtres de la Mésopotamie n'ont presque pas eu de marine.

Tandis que l'Europe est née de la mer,

comme Vénus. C'est aux confins de l'île de Chypre grâce à des Grecs encore sauvages mais merveilleusement aptes à apprendre et progresser qu'est née la civilisation européenne, du contact prolongé des marins grecs avec ceux des villes phéniciennes de la côte syrienne. La mer attire à elle, elle appelle, elle préserve, elle sauve de la famine et de la tyrannie. Les peuples qui ont un rivage maritime et savent s'en servir ne seront jamais esclaves. C'est de la mer et dans la liberté qu'est née, avec la civilisation grecque, la structure spirituelle, toute en nuances, en curiosité et en liberté, de la culture européenne, si opposée à la rigidité, à la raideur assez souvent, trop souvent même, fanatique et intolérante, des cultures de la Haute Asie, solidement et profondément ancrées dans un Espace et dans un Temps qui ont d'autres dimensions et d'autres particularités que le Temps et l'Espace des civilisations européennes.

### Cadre spirituel et horizon culturel

De par leurs servitudes terrestres, de par le fait d'être profondément ancrées dans un espace matériel très peu mouvant, les vieilles civilisations asiatiques ne connaissent pas le jeu subtil des nuances, déterminé pour la culture européenne par ces nuances du relief que sont les fles et les promontoires, les pics et les rivages dentelés. Le déterminisme géographique, auquel l'homme ne saurait échapper en se fiant aux caprices des vagues, caractérise toutes les conceptions intellectuelles asiatiques. Déterminisme, fatalisme, structuralisme, intolérance, fanatisme, tout se tient ou trouve son origine dans le grand espace terrestre sans fin et sans limites, sans liberté et sans nuances. Le monisme, avec toutes ses caractéristiques, avec ses certitudes et avec ses impératifs, est à la base de toute conception spirituelle jaillie des profondeurs de la culture asiatique, et peut admirablement servir comme test pour distinguer ce qui est asiatique de ce qui européen, de ce qui est pluraliste, comme les vagues, et aspire par dessus tout à la liberté de trouver, partout, des nuances.

### Cadre social et horizon moral

Ce monisme, c'est la société qui a com-

mencé par lui être tributaire, dans toutes les civilisations asiatiques. La profondeur des temps et les immensités de l'espace, les périls qui guettaient de partout les premières civilisations, le péril de la sécheresse et celui des barbares, ces *challenges* si admirablement analysées par Arnold Toynbee, ont imposé, de bonne heure, les impératifs d'un collectivisme très strict. Face aux périls extérieurs, la société n'a presque jamais pu se différencier en individus responsables et doués de liberté individuelles et de droits individuels. Avoir des droits contre l'Etat, ce qui est le propre de toute organisation sociale européenne digne de ce qualificatif, semble une mauvaise plaisanterie aux asiatiques. L'individu, c'est la création de l'Europe, ainsi que la personne qui n'est autre chose que l'individu doué de conscience morale. Scrutez l'histoire de toutes les civilisations asiatiques et comptez les noms propres qui en émergent: combien sont-ils? Tandis que, dès l'aube de la civilisation européenne, on peut compter, dans l'histoire des différentes *polis* grecques, des milliers et des milliers de noms d'autant d'individus remarquables par quelque trait distinctif. Et Rome a institutionnalisé la personnalité et lui conférant la pérennité par le truchement du nom de familles, *nomen gentilicium*, en inscrivant en lettres d'or dans le livre de la grande histoire européenne les fastes des *Fabii* et des *Cornelii*, des *Julii* et des *Claudii*, pour lesquels, ainsi que pour toutes les grandes aristocraties européennes, la noblesse, qui oblige toujours, n'a jamais été un vain mot.

### Cadre étatique et horizon politique

Etant donné les coordonnées analysées ci-dessus, il était fatal que le monisme et l'étroit collectivisme, déterminés à leur tour par l'horizon géographique terrestre, connaissent le despotisme le plus strict et le plus intolérant, le plus impitoyable pour toute velléité d'indépendance et de critique, pour toute affirmation individuelle de la conscience humaine. On sait qu'en Egypte toutes les terres, toutes les maisons, tous les biens, appartenaient au Pharaon, les individus n'en conservant que la jouissance, éphémère et menacée à chaque instant par le bon plaisir du chef du gouvernement.

Avoir des droits contre l'Etat, ca-

ractéristique de tout le système juridique et de tout le système politique européen, n'a jamais été concevable dans les profondeurs terrestres du continent asiatique. Le droit avec son dosage raffiné et nuancé de droit individuels, d'actions, de prescriptions et de lois de procédure, c'est le triomphe de l'esprit romain et, grâce à ce triomphe projeté dans toute la Méditerranée, c'est encore le triomphe de l'esprit européen et c'est ce qui caractérise encore une vraie civilisation européenne; c'est aussi la première discipline sociale qui s'effrite sous le vent de l'esprit asiatique. Et la science économique, ce puissant triomphe de l'esprit européen de pauvreté, cette science toute en nuances qui arrive à son essor par le mécanisme si subtil du calcul économique, visant au maintien des droits individuels et de l'autonomie du consommateur, aussi bien que sur celle du producteur, unis ensemble par le même liens puissant et humain de solidarité, cette science n'a pu être conçue et ne saurait être appliquée que par un cerveau européen et dans une société européenne.

\* \* \*

A l'aube de la civilisation européenne, on voit poindre, dans la tragédie de Sophocle, l'affirmation majeure de la conscience européenne. Dans le célèbre et si tragique dialogue entre Créon et Antigone, deux conceptions extrêmes se heurtent, ces mêmes conceptions qui tendent, à l'heure actuelle, à se départager le monde. Dans la bouche de Créon, on rencontre les arguments de toujours du souverain-despote, qui n'admet pas qu'on transgresse ses ordres et qui ne reconnaît pas de puissance ou de conscience supérieure à ses lois, expressions de sa volonté pour sauver l'Etat. Et, dans les beaux vers d'Antigone, en voit s'élever le cri de la conscience humaine torturée et meurtrie par les exigences inhumaines d'une politique qui se détourne de l'individu concret pour ne voir que les exigences d'une société abstractisée par ses schémas prétendus réalistes. C'est le sanglot suprême de la conscience européenne qui porte Antigone vers sa tombe d'où jaillira la liberté du monde.

## Orient et Occident

Car Antigone, comme Polyeucte et tous les autres martyrs, sera morte dans la gloire. Et c'est bien la gloire de la vraie culture européenne, et justement ce qui la distingue à tout jamais de toutes les autres civilisations

## LE MOUVEMENT EUROPEEN DE LA FEMME

A Rome, le 15 octobre dernier, a été fondé le Mouvement Européen de la Femme qui nous a fait parvenir le communiqué suivant:

Après des années de préparation (rencontres, réunions variées et un an après la naissance officielle de EVE 2000 CLUB - France) les membres des divers clubs européens ont officiellement fondé le Mouvement Européen de la Femme.

Le but du Mouvement est d'intéresser 59.562 millions de femmes de 15 à 54 ans.

a) la remise en valeur de « la signification éthique de la femme » sur le plan de la prise de conscience européenne.

b) la proposition de « la femme européenne comme modèle idéal de l'année 2000, modèle qui se situe entre celui que peuvent offrir les civilisations sous-développées et l'ultramoderne Amérique ».

Les moyens pour réaliser ces buts sont les suivants:

1) EVE 2000 REVUE - la première et unique revue féminine de grand prestige et de haute valeur culturelle, publiée en 7 éditions. Porte-voix idéologique du Mouvement.

2) EVE 2000 CLUB - support d'action et d'information dans toutes les autres villes d'Europe.

\* \* \*

Nous souhaitons la bienvenue au nouveau Mouvement Européen, mais nous regrettons vivement qu'il croit bon d'exclure de son champ d'action les femmes de moins de 15 ans et de plus de 54 ans: en d'autres termes, les femmes qui n'ont pas encore ou n'ont plus l'âge de la pillule? A une époque où les jeunes sont précoces nous sommes convaincus que la collaboration d'une fille de 15 ans est précieuse, mais vaut-elle vraiment davantage que celle d'une femme de 55 ans? Du moins du point de vue intellectuel?...

Mais peut-être la « Femme idéale européenne 2000 », plus traditionnelle que sa soeur ultramoderne américaine ne se soucie-t-elle que bien peu de son intellect...

qui se sont partagées jusqu'à nos jours les masses humaines: ce profond pluralisme, tout en nuances, qui jaillit des tréfonds immortel de la conscience humaine pour aller se diversifier et se remplir de rayons dans l'azur.

**LA COMMISSION DES COMMUNAUTÉS EUROPEENNES ET LA JEUNESSE**

Le 1er juillet dernier, la Commission des Communautés Européennes a publié une déclaration dans laquelle elle a précisé: 1) les buts qui restent à atteindre: union économique dans un continent économiquement organisé; union politique avec des institutions fédérales; action de l'Europe dans le monde par la coopération avec les autres grands ensembles; transformation de la société et organisation de la vie sociale; 2) les moyens à employer: suppression du droit de veto des Etats, démocratisation du pouvoir européen; élargissement de la Communauté; et enfin la participation de la jeunesse.

Ce dernier point étant en rapport avec l'activité de la Fondation Européenne Dragan, nous publions in extenso le texte de la déclaration qui le concerne.

**Participation de la Jeunesse**

Il faut appeler les grandes forces économiques, sociales et intellectuelles de l'Europe à participer davantage à la construction du continent européen.

Sans attendre le moment où le peuple dans son ensemble sera officiellement consulté et appelé à participer de façon constitutionnelle et organique à la vie politique du continent européen, il est nécessaire de faire appel davantage aux grands groupes sociaux existant dans la Communauté.

C'est pourquoi la Commission a décidé de proposer au Comité économique et social d'entreprendre avec elle, à l'automne, un vaste examen de l'ensemble de la situation communautaire.

C'est pourquoi, également, la Commission se propose de réunir dans le courant de l'hiver trois colloques avec les représentants qualifiés des grandes organisations existan-

tes. Le premier réunirait les représentants des partenaires sociaux, employeurs et travailleurs; le second grouperait les organisations du monde agricole; le troisième réunirait les représentants qualifiés des organisations de jeunesse. Dans chacun d'entre eux la Commission s'efforcera de provoquer à la fois un examen d'ensemble de la situation européenne et un dialogue sur des programmes d'action précis à court et à moyen terme. La Commission compte porter une attention particulière aux problèmes qui passionnent la jeunesse universitaire européenne, tels ceux de son instruction, de sa formation, des échanges universitaires et examinera avec les représentants qualifiés de celle-ci ce qui peut-être fait pour que la jeunesse actuelle regarde avec des yeux plus confiants l'avenir qui est le sien et la part qu'elle peut prendre dans sa construction.

Au moment d'achever cette déclaration qui exprime tout ensemble une foi, une espérance et un programme d'action, la Commission appelle les Européens à ne pas perdre de vue la dimension des événements et la valeur des résultats acquis à ce jour.

Deux grands événements, de caractère spirituel, dominent

cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle: la réconciliation des églises et la réconciliation des peuples. Si le premier n'appartient pas à l'ordre politique, le second est le nôtre. C'est avant tout la réconciliation des nations européennes, ravagées par les deux guerres mondiales de 1914-1918 et de 1939-1945, nées toutes les deux en Europe du choc des nationalismes, et qui ont constitué pour les Européens de véritables guerres civiles.

Ce temps est passé. Le moment est venu d'appeler toutes les forces jeunes et créatrices de l'Europe à l'union, à l'action et à l'espoir.

**Distinction**

On nous communique:

*Il a plu à Sa Majesté le Roi, sur proposition du Baron Snoy et d'Oppuwers, Ministre des Finances, de conférer à Monsieur Arthur DESGUIN Président de l'Association des Journalistes Périodiques Belges et Etrangers et de l'Organisation Mondiale de la Presse Périodique, la dignité de Commandeur de l'Ordre de Léopold II.*

Pour cette haute distinction, nos plus vives félicitations à M. Artur Desguin qui préside avec autant d'autorité que de compétence l'Association des Journalistes Périodiques Belges et Etrangers.

*bulletin européen*

Rédacteur politique: HORIA ROMAN - Rédacteur responsable: A. PELLEAVANT GINI

Direction Rédaction: Largo Chigi, 19 - ROME

Tél. 671.260

**A B O N N E M E N T S**

Italie . . . Lires 2.000

Etranger . Dollars 3,—

Abonn. d'Honneur 5.000

Abonn. d'Honneur 10,—

c/c postale Roma N. 1/16299

Ente Civile Universitas Personarum Dragan - Venezia

Registr. Trib. Rome No. 2840 du 15/12/1951  
STUDIO TIPOGRAFICO - P. DEL POPOLO, 3 - ROMA

# bulletin européen

TRIBUNE LIBRE DE L'EUROPEISME FONDÉE

PAR CONSTANTIN DRAGAN EN 1950

---

**ont collaboré...** Konrad ADENAUER, Alexandre ARGYROPOULOS, Karl ARNOLD, A. BALLEYGUIER, G. W. de BALZAC, Julien BENDA, Lodovico BENVENUTI, John BIGGSDAVISON M.P., Baron BOEL, Paul BONCOUR, Edouard BONNEFOUS, Henri BRUGMANS, Raoul BOSSY, Thomas W. BRADEN, Pietro CAMPILLI, Giuseppe CARON, Edward CARRAN, Nino CASCINO, René CASSIN, L. E. CLOQUETTE, Elma DANGERFIELD, Michel DEBRE, A. DECLICH, Dino DEL BO, Giorgio DEL VECCHIO, Carlos DE MONTOLIU, L. DURAND REVILLE, Constantin DRAGAN, Mircea ELIADE, G. van ESBROECK, W. N. EWER, Enrico FALCK, Raymond FRANKLIN, Pierre FRIEDEN, Paul GACHE, Grégoire GAFENCO, Enzo GIACCHERO, Amedeo GIANNINI, A. V. GIARDINI, Guido GONELLA, W. A. 't HART, Wladimir IONESCO, Stefano JACINI, Jerzi JANKOW SKY, Jacques DE JONG, G. KALLAY, Jacques KAYSER, Stanislav KOUTNIK, Pierre de LANUX, LARS J. LIND, Ivan Matteo LOMBARDO, C. LOVERA DI CASTIGLIONE, Edouard LUDWIG, Harold MACMILLAN, Alberto MARINELLI, Pierre MENDES FRANCE, C. MICHAEL TITUS, Francis DE MIOMANDRE, Manlio MISEROCCHI, Umberto MONICO, Albert MOUSSET, Roland MUESSER, Pier Fausto PALUMBO, Giuseppe Ugo PAPI, A. PAPLAUCKAS RAMUNAS, Giuseppe PELLA, Giovanni PERSICO, Pedro José PINILLOS, John POMIAN, Lucien RADOUX, Paul RAMADIER, Peter RATAZZI, Gonzague de REYNOLD, Jules ROMAINS, Joseph de ROOVER, Louis ROUGIER, Rémy ROURE, Lucien de SAINTE LORETTE, A. G. SAMOY, Carlo SFORZA, André SIEGFRIED, Jacques TREMPONT, Georges USCATESCU, M. de la VENTOLIERE, Pierre VINOT, Raymond WARNIER, Rivington R. WINANT, S.H.C. WOOLRICH, Paul Van ZEELAND.

---